

Gide à Alet-les-Bains (juin-juillet 1940)

par

JEAN EECKHOUT

Le long de l'Aude, sur la route de Carcassonne à Mont-Louis, entre Limoux et Quillan, Alet n'est qu'une modeste station thermale, riche de ses maisons à arcades et des ruines de sa cathédrale romane, détruite par les Huguenots en 1577, comme, gourmandement, de ses pâtes de fruits et de sa blanquette de Limoux.

Non mobilisable en tant qu'aîné de famille nombreuse, j'étais, le 15 mai 1940, le journal *Le Bien public*, que je dirigeais *ad interim* à Gand, ne pouvant plus paraître, parti conduire à l'abri (!) ma femme et mes enfants à La Baule, puis pris à Saint-Nazaire un train militaire qui devait m'amener à Toulouse, centre de recrutement des volontaires belges, dans l'espoir d'y être incorporé.

Fuyant les foules et les files, je n'avais, depuis mon départ, ni bu ni mangé quoi que ce fût, comptant sur quelque cassoulet toulousain. Mal m'en prit : un agent de police bruxellois m'interdit de descendre du convoi qui poursuivait son chemin vers le Sud. Au terme de vingt-quatre heures, arrêt à Couisa de Montazels, où précédemment avaient été « concentrés » les républicains espagnols.

C'est là que, tentant en vain d'être affecté, il me fallut apprendre et subir la capitulation de l'Armée belge. Que faire, sinon revenir à La Baule ? La gendarmerie m'ayant offert un certificat d'indigence, je refis non moins gratuitement le trajet. Ce fut même au wagon-restaurant que mon attestation fut contrôlée et admise. La nuit se passa dans une salle d'attente de la gare de Bordeaux, sans que j'osasse, après les propos de

Paul Reynaud, demander asile à Raymond Housilane, frère de François Mauriac et romancier lui aussi.

À La Baule, le chef de gare me refusa l'entrée, parce qu'indigent. J'y parvins néanmoins.

À peine y étais-je descendu que fut ordonnée l'évacuation des hôtels, réquisitionnés par les compagnies pétrolières.

Où se réfugier, avec femme et enfants, sauf à Alet-les-Bains, dont le séjour forcé à Couisa m'avait fait connaître l'hôtel Remédy, tenu par l'ancien chef-coq du *Normandie*. La Peugeot 201 nous y mena sans encombre, après une nuit à Périgueux, une autre à Razès, et, partout, une extraordinaire hospitalité.

La firme Farman exploitait à Alet une usine aéronautique. En vain tentai-je de m'y faire admettre. Il ne me restait plus qu'à méditer, lire entre autres le *Journal* de Gide récemment paru, me promener et me baigner en une exquise piscine, cachée en un préau qu'encadrait un cloître.

À peine y avais-je plongé une première fois que la seule porte d'accès s'entrouvrit, laissant apercevoir, sous son chapeau de feutre noir, sa cape et ses lunettes, un livre et un carnet à la main, quelqu'un en qui je crus aussitôt reconnaître André Gide. Nous nous saluâmes, sans plus.

Le lendemain, même irruption. Mon sang ne fit qu'un tour. Je sortis de l'eau, m'approchai du visiteur et lui dis : « Pardon, Monsieur, vous êtes bien André Gide ? — En effet, répondit-il avec courtoisie, mais à quoi me reconnaissez-vous ? » Je demeurai un instant coi et, tandis que je me rhabillais, me permis de l'entretenir de ce que je savais de son œuvre, comme de l'interroger sur sa présence en ce coin, ses activités et la guerre provisoirement perdue.

Nous sortîmes ensemble et, un mois durant, fîmes de même, déambulant dans Alet et alentour. Seuls liens entre nous : les Van Rysselberghe, ses amis comme ceux de mes grands-parents maternels, M. et Mme Alexandre Braun, dont il avait peint les portraits et ceux de leurs enfants. L'un de ces tableaux, au Musée de Gand, est célèbre. Celui de ma tante, Marguerite Braun, née Van Mons, tout différent qu'il soit de celui, là aussi, où figurent André Gide, Henri Ghéon et d'autres, entourant Émile Verhaeren, occupé à lire.

Autres liens encore, Copeau, Claudel et Ghéon que j'avais entendus à l'école abbatiale de Saint-André-lez-Bruges, ou Francis Jammes, ami de mon oncle, Thomas Braun, et Mauriac, mon complaisant directeur de conscience.

Comme je disais à Gide que, me dédicçant sa *Vie de Jean Racine*, Mauriac avait écrit : « à J. E., ce Racine plein de Mauriac », il m'interrompit : « Si j'avais ici un exemplaire de mon *Montaigne*, que vous dites

avoir aimé, je vous le dédicacerais certes, mais écrirais : “à J. E., ce Montaigne qui m’a tant appris”. Que n’ai-je aussi pour vous, à relire après m’avoir écouté, *Les Nourritures terrestres*, *La Porte étroite*, *La Symphonie pastorale*, *Isabelle*, *Geneviève*. Mais ce sont mes maîtres que j’ai emportés ; je les lis et relis. »

Goethe et Zola formaient l’essentiel de ses lectures. Mais, plus encore que ce qu’il m’en enseignait, le souvenir m’est resté de sa modestie et de son affabilité, sinon, davantage, d’un sombre pessimisme, empreint de quelque complexe de responsabilité qui me rappelait le Julien Benda de *La Trahison des clercs*.

Ainsi en fut-il jusqu’au 23 juillet, date à laquelle Gide quitta impromptu Alet pour Cabris (cf. Gide, *Journal 1939-1942*, pp. 48 à 68).

Nous y demeurâmes nous-mêmes jusqu’au 15 août et regagnâmes Gand via Baume-les-Dames, le pont de Parcey et ses occupants, Strasbourg, aussi vide de Français que provisoirement débordant de drapeaux à croix gammée, et Luxembourg. Il y avait mieux à faire en territoire occupé que dans la quiétude d’Alet.

Je n’ai plus revu André Gide, mais n’ai pas cessé de lire son *Journal*, les *Cahiers de la Petite Dame* et ses innombrables correspondances. Pour le moment, le second tome des lettres échangées avec le belge André Ruyters. Là où celui-ci apparaît trop souvent demandeur, Gide ne cesse au contraire d’y témoigner un exceptionnel désintéressement, son souci d’autrui et le prix qu’il attachait sans frontières aux œuvres de ses frères en écriture.